

# *Libretto*



FREDERICK GUSTAVUS BURNABY

# KHIVA

Au galop vers les cités interdites  
d'Asie centrale  
1875-1876

Traduit de l'anglais par  
HEPHELL

Préface de  
MICHEL LE BRIS

*Libretto*

Titre original:  
*A Ride to Khiva*

© Éditions Phébus, Paris, 2001, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-36914-438-0

## PRÉFACE

AU GALOP

– *Je me demande où nous serons l'année prochaine, à pareille époque, me dit mon compagnon.*

– *Dieu seul le sait, lui répondis-je; mais quant à moi, je ne me propose pas de refaire jamais une visite au Nil Blanc.*

*À ce moment, mes yeux tombèrent sur un paragraphe du journal anglais que je tenais à la main; il y était question d'un décret émanant du gouvernement russe et interdisant à tout étranger de pénétrer dans la Russie d'Asie. De plus, on y rapportait qu'un Anglais ayant récemment entrepris un voyage dans cette direction avait été brutalement expulsé par les autorités. Je suis malheureusement pour moi depuis ma naissance, au dire même de ma nourrice, affligé d'un esprit de contradiction irrésistible: très fâcheuse disposition pour mes intérêts privés. À preuve, l'idée instantanée qui jaillit de mon cerveau à la lecture de ce paragraphe.*

– *Pourquoi pas l'Asie centrale?...*

Pourquoi pas, en effet? Frederick Gustavus Burnaby, capitaine dans la Royal Horse Guard, n'était pas du genre à s'attarder en de vaines introspections, et cette explication, à tout prendre, en valait bien d'autres, l'humour en prime. Il aurait pu ajouter – mais à quoi bon?... il suffit de le lire –: une insatiable curiosité, le goût des gens, le besoin irrépressible de se dépenser... Sa vie, depuis sa plus tendre jeunesse, il l'avait menée comme un attelage de chevaux lancé à plein

galop, et de tenir les rênes pour ne pas verser dans les ravins, se fracasser contre les rochers, échapper aux loups, aux ours, aux brigands, suffisait à l'occuper sans qu'il lui fût besoin de se perdre en états d'âme. Et quand par accident il se trouvait inoccupé, il empoignait ses haltères – d'un bon quintal, en principe – pour se briser un peu les muscles, à moins que quelques joyeux drilles ne l'entraînaient dans de gargantuesques libations, dont il se réveillait le lendemain avec le secours de ses pilules de Cockle, pour reprendre la course avec une ardeur renouvelée. Le meilleur bretteur de son régiment, cela va de soi, tireur d'élite, cavalier hors pair, chasseur de renard, pugiliste accompli, cornettiste enthousiaste, «balloniste» intrépide, brillant danseur, amateur de jolies femmes – à condition qu'elles le laissent vagabonder à son gré – : assez pour occuper ce géant de deux mètres de haut pour 110 kilos et 1,40 mètre de tour de poitrine... l'homme, disait-on alors, le plus fort de l'armée anglaise, qui, à Windsor, un jour, devant le prince de Galles et la princesse Alexandra, avait tordu et noué un tisonnier autour du cou d'un visiteur aussi aisément que s'il se fût agi d'une chaîne de montre... Fin linguiste, avec cela, parlant couramment l'allemand, le français, l'italien, plus – appris au fil de ses voyages – le russe, l'arabe, l'espagnol ; fou de littérature enfin, journaliste de talent à l'occasion, et surtout magnifique écrivain, auteur de best-sellers dont le plus fameux demeure sans conteste *A Ride to Khiva*, qui lui valut une renommée immense : un livre qu'Eric Newby (le formidable écrivain-voyageur à qui l'on doit cette merveille intitulée *Un petit tour dans l'Hindou Kouch*<sup>1</sup>) n'hésite pas aujourd'hui à ranger « parmi les plus attachants, les plus entraînants, les plus drôles qu'il [lui] ait jamais été donné de lire ».

1. Eric Newby, *Un petit tour dans l'Hindou Kouch*, traduit de l'anglais par Marianne Véron, Éditions Payot, Paris, 1989, rééd. 1992.

Le célèbre portrait que Tissot a donné de notre homme (aujourd'hui l'un des fleurons de la National Portrait Gallery), et que l'on ne pouvait éviter de mettre en couverture du présent volume, le montre bien « tel qu'en lui-même » : pose faussement alanguie, cigarette turque entre les doigts, moustaches cirées – parfait officier jusqu'au bout des ongles. Ce soin extrême dans la mise, en toutes circonstances, ne manquait pas de surprendre ses pairs, qui savaient par la presse et par ses livres ses folles aventures dans les régions les moins confortables de la planète... Sur le canapé, négligemment posés, des livres et, au mur, au-dessus de lui, une carte de l'Asie – soit, symboliquement associées, les deux passions dévorantes de sa vie... L'Angleterre de ce temps ne fut pas avare de personnages « *bigger than life* », de voyageurs extraordinaires, de figures hors normes : de Richard Francis Burton à Gordon de Khartoum, de George Borrow à Mary Kingsley : l'ami « Fred », ainsi que tous alors l'appelaient, était bien de leur trempe.

Sa nurse avait vu juste quant à son aptitude à n'en faire en toutes circonstances qu'à sa tête. Jeune élève officier de Harrow, il avait failli être renvoyé quand, rebelle aux « bizutages », vexations, humiliations exercées par les élèves sur les jeunes arrivés, et à cette tradition d'attacher chaque nouveau venu à un ancien dont il devenait l'esclave et le souffre-douleur, il avait non seulement fait valoir la vigueur de ses poings, mais encore un vif talent de plume, par un article explosif envoyé au *Punch* et publié aussitôt sous le titre « Cire-pompes à Harrow ».

Jeune homme, dès que sorti de son école, il avait visité l'Amérique du Sud et le Mexique, entre deux cures dans les villes d'eaux européennes, où il tentait de se guérir de maux de foie persistants – dont on s'étonnera moins quand on verra à quel régime il soumettait au quotidien ce malheureux organe. En 1872, il avait accompagné le prince de Galles jusqu'à Vienne comme aide de camp, mais il faut croire qu'il

épuisa très vite les charmes de la princière conversation car l'année suivante le vit tenter un premier raid vers Khiva, avec pour serviteur un cavalier de la Garde comme lui taillé en colosse, mais leur équipée s'interrompit à Naples pour cause de typhoïde, et il ne dut la vie sauve qu'à l'arrivée en hâte de sa maman, forte femme de soixante-dix ans et infirmière de choc à ses heures. Sorti du lit, le voici en Espagne, pour une convalescence des plus agitées, puisque à peine arrivé il s'implique activement dans la rébellion carliste – et, en guise de couverture, se fait appointer par le *Times* comme correspondant de guerre. On le croit encore en Espagne... qu'on le découvre se risquant à sa nouvelle passion, pour laquelle sa taille et son poids n'étaient pas précisément un atout : la conquête des airs en ballon – laquelle se résumait selon lui à des ascensions vertigineuses, suivies de chutes à pic à chaque fois miraculeusement rattrapées. Il venait tout juste d'échapper à la noyade, après une traversée épique de la mer du Nord, terminée au ras des flots, quand le *Times* lui proposa de rejoindre le général Gordon au Soudan. Aussitôt dit... La remontée du Nil jusqu'au fleuve Sobat, au sud de Fachoda, par la route des esclaves, balisée de squelettes de chameaux, puis le retour à Khartoum, valurent au lecteur du *Times* quelques belles émotions – pendant que Fred s'interrogeait déjà sur la partie du monde où il allait demain calmer ses impatiences. Pourquoi pas Khiva ?

Pourquoi pas, en effet ? Le temps de se munir d'une provision de pilules de Cockle et de se faire confectionner chez le meilleur tailleur de Londres quelques vêtements de son invention pour résister au froid – et d'abord un énorme imperméable dont on lira plus loin la description, tenant à la fois de la pelisse, de la tente portative et du sac de couchage, qui fera tout au long du voyage l'admiration des autochtones, partagés entre l'hilarité et l'ébahissement – et le voici déjà lancé à l'aventure, seul, cette fois, bravant interdictions et



dangers en tout genre. Celui qui pouvait arrêter pareil gail-  
lard, une fois lancé, n'était pas encore né...

La suite? Un des plus beaux récits de voyage qui se puissent rêver, mené à train d'enfer, dans un hiver russe à vous glacer d'effroi, au péril des loups, des bandits, des glaces s'effondrant sous le pas des chevaux, dans un tohu-bohu d'extravagantes rencontres... cosaques, paysans, conducteurs de traîneaux, cavalier tartares, tous sortis, dirait-on, d'un autre temps, d'un autre monde. Et un art de raconter qui trouve d'emblée la bonne « distance » : celle qui permet de goûter l'Autre sans trop s'encombrer de préjugés – et de faire passer l'émotion qu'il faut quand il le faut. Car l'ami Fred, on s'en rendra vite compte, était décidément un fameux compagnon, curieux de tout et de tous, prêt à courir mille dangers pour le plaisir d'un bout de conversation imprévu. Outre cela – et c'est assez rare dans son siècle pour être aujourd'hui souligné –, dénué de tout mépris pour ce qui lui paraît étranger, dédaignant même et non sans superbe l'attirail attendu du « pittoresque »... lequel n'est bien souvent, à l'époque, que le déguisement d'un contentement de soi soucieux de se donner quelques airs de décence. Non, s'il rencontre en chemin un olibrius qui prête à sourire, ce ne sera pas pour le moquer à bon compte (avec la complicité supposée du lecteur) mais pour le bonheur quasi charnel de partager avec lui un instant et de découvrir, par-delà les différences et le sentiment d'étrangeté, un « frère en infortune ».

On n'en finirait pas d'énumérer les scènes d'anthologie qui feront tout à l'heure les délices du lecteur : ce moment où, gelé, se voyant déjà mort ou promis à quelques fâcheuses amputations, il est sauvé par une bande de cosaques de passage, après des frictions très spéciales ; cet autre quand, arrivé à Khiva, il se trouve interrogé sur les femmes anglaises, la manière de les acheter, et leur valeur comparée à celle des chevaux :

- *Mais si l'une d'elles est infidèle, que fait son mari ?*
- *Il va trouver notre mollah, qu'on appelle juge, obtient l'autorisation de divorcer et épouse une autre femme.*
- *Comment ? Il n'égorge pas l'infidèle ?*
- *Non, certes, car il est plus que probable qu'on le tuerait ensuite.*
- *Ah ! Quel pays ! On s'y prend autrement mieux à Khiva !*

Ou cette cavalcade encore qui lui fait parcourir deux cents milles en vingt-quatre heures. Mais le plus étonnant, et qui fait me semble-t-il le vrai charme de ce livre, est le ton unique du récit, et que dans ce tourbillon d'événements, qui vous arrache à votre fauteuil sans plus de répit jusqu'au terme final, passe, avec une économie extrême de moyens, une intense poésie, directe, concrète – et c'est tout l'espace de l'immense Russie qui s'ouvre alors devant nous, ses cieux vertigineux, ses plaines rases, comme figées dans un froid éternel : le poème, nu, du Grand Dehors...

Mais, bah, ne perdons pas de temps. Les chevaux, déjà, piaffent devant leurs traîneaux, naseaux fumants, le froid vous mord le visage, la glace craque autour de vous comme si le monde allait céder, pris dans l'étau de l'hiver, un rai de lumière illumine l'horizon, les fouets claquent, il n'est plus l'heure d'attendre : au galop, jusqu'à Khiva !

MICHEL LE BRIS

## INTRODUCTION

Une pièce basse, peu et mal meublée, quelques instruments télégraphiques, épars, dans des coins isolés, pêle-mêle avec des fusils, des boîtes de cartouches et des caisses de provisions ; deux bouteilles avec cette étiquette « quinine » placées sur une modeste petite table de bois ; quelques hommes de nationalités différentes, parlant tous à la fois dans leurs langues respectives, tel est le cadre au milieu duquel se trouve l'auteur de ce récit, pendant qu'accoudé sur l'appui de la fenêtre il jette de temps à autre un coup d'œil sur l'ancien numéro du journal anglais qu'il tient à la main.

La scène se passe chez un Allemand, que l'offre d'un poste d'inspecteur et de directeur général d'une longue et importante ligne télégraphique récemment établie a décidé à s'éloigner de plusieurs milliers de milles de son pays natal. Une gracieuse jeune fille aux yeux de braise, aux longs cils, aux dents d'un orient incomparable, mais dont le teint olivâtre excluait toute analogie avec les transparentes beautés européennes, circulait parmi nous, en nous présentant de petites tasses de café noir ; elle en offrait surtout à trois causeurs visiblement surexcités. Ce groupe se composait d'un Italien, d'un Arabe et d'un Anglais. Le premier gesticulait à outrance ; il avait la prétention de servir d'interprète aux deux autres interlocuteurs, qui, évidemment, n'étaient pas tout à fait d'accord sur le sujet de la conversation.

Un soleil implacable, dont les rayons dardaient sur un immense cours d'eau se déroulant au pied de l'habitation comme un large ruban de moire bleue, avait fini par élever à un degré de chaleur presque intolérable la température de la pièce que nous occupions. On était au mois de février. En Angleterre, on grelottait au coin du feu, on barbotait dans la boue, ou l'on piétinait dans la neige ! Mais j'étais à Khar-toum, de retour d'une visite au colonel Gordon, le successeur de Sir Samuel Baker, sur les rives du Nil Blanc. Prendre le centre de l'Afrique comme point de départ d'un voyage au centre de l'Asie peut paraître légèrement étrange, mais c'est qu'il est probable que, sans une observation qui me fut faite à ce moment, je ne serais jamais allé à Khiva.

L'Italien dont je parlais tout à l'heure ayant réussi par l'éloquence du geste à élucider le point en litige entre l'Arabe et l'Anglais (à la satisfaction de celui-ci), mon compagnon vint se mettre à la fenêtre à côté de moi. L'horizon qu'on découvrait de ce point d'observation était splendide ; au premier plan, le Nil brillant du plus bel azur, large de près d'un demi-mille, offrait une surface plane et unie comme celle d'une glace de Venise ; des barques et des bateaux du pays montaient et descendaient gracieusement le cours du fleuve ; çà et là, on voyait aussi, immobiles et majestueux, de grands bâtiments à voiles employés antérieurement à la traite des nègres.

Des bandes de travailleurs, noirs comme l'ébène, nus jusqu'à la ceinture, avec des bras dont la musculature ressemblait à des cordes à nœuds, déchargeaient une cargaison d'ivoire destinée au Caire. Une énorme sakieh, grande roue hydraulique employée au service de l'irrigation et à laquelle le mouvement de rotation était imprimé par un bœuf et un âne, tournait lentement sur son axe. Les cris sauvages d'un nègre chargé de relever ces animaux du péché de paresse se mêlaient d'une façon étrange aux grincements que produi-

sait la roue pesante et sonore comme le bois qui avait servi à sa construction.

– Je me demande où nous serons l’année prochaine, à pareille époque, me dit mon compagnon.

– Dieu le sait, lui répondis-je ; mais quant à moi, je ne me propose pas de refaire jamais une visite au Nil Blanc.

À ce moment, mes yeux tombèrent sur un paragraphe du journal anglais que je tenais à la main ; il y était question d’un décret émanant du gouvernement russe et interdisant à tout étranger de pénétrer dans la Russie d’Asie. De plus, on y rapportait qu’un Anglais ayant récemment entrepris un voyage dans cette direction avait été brutalement expulsé par les autorités. Je suis malheureusement pour moi depuis ma naissance, au dire même de ma nourrice, affligé d’un esprit de contradiction irrésistible : très fâcheuse disposition pour mes intérêts privés. À preuve, l’idée instantanée qui jaillit de mon cerveau à la lecture de ce paragraphe.

– Pourquoi pas l’Asie centrale?...

– Où cela ? reprit mon ami, à Tombouctou peut-être ?

– Non pas, repris-je, mais bien dans le centre de l’Asie.

Je lui donnai alors à lire mon journal anglais.

– Vous n’irez jamais là, s’écria-t-il, on vous arrêtera.

– On le peut si on le veut, mais j’espère qu’on ne le voudra pas – telle fut ma réponse.

Voici l’incident qui m’inspira de nouveau le désir d’aller à Khiva. J’avais eu déjà l’intention bien arrêtée de m’y rendre au moment de l’invasion de ce pays par les Russes. J’étais même parti avec la prétention de me trouver à Khiva pour voir l’attaque des Russes, et j’avais arrêté à cet effet mon itinéraire par la Perse et Merv, mais ce plan avait complètement échoué. La fièvre typhoïde m’avait saisi au vol, en Italie, et cloué pour quatre mois sur un lit de souffrance ! Adieu donc encore mes rêves lointains ! Le temps de mon congé était fini ; j’avais seulement couru de bien plus grands dangers sous

le beau ciel de l'Italie que si j'étais tombé entre les mains des Turcomans les plus fanatiques de l'Asie centrale, mais d'aventure, point !

La campagne était finie, le rideau baissé pour longtemps, sans doute. Notre gouvernement, édifié sur la bonne foi moscovite, voyait d'un œil résigné Samarcande annexé aux possessions du tsar, le traité de Paris<sup>1</sup> répudié, et les troupes russes cantonnées sur le territoire khivien.

Un certain nombre d'hommes politiques prétendaient qu'après tout Khiva est bien loin de l'Inde, qu'en résumé il importait peu à l'Angleterre que cette ville fût ou non annexée à la Russie ; d'autres allaient plus loin, disant qu'il vaut peut-être encore mieux avoir pour voisins des Russes civilisés que des barbares afghans. Un troisième argument mis en avant pour justifier la politique du ministère libéral consistait à signaler les charges que l'empire de l'Inde impose à l'Angleterre, et à affirmer que ce ver rongeur ne vaut pas, en réalité, la peine de s'exposer à une guerre. Quelques hommes d'État en très haute et très puissante situation partageaient cette opinion et semblaient disposés à faire ainsi bon marché d'un des plus beaux fleurons de la couronne britannique. La majorité de nos gouvernants, il faut bien le reconnaître, était fort indifférente à notre situation dans l'Inde, et se bornait à dire : « L'Inde durera autant que nous, et la Russie est terriblement éloignée. Nos descendants verront ce qu'ils auront à faire, à chaque jour suffit sa peine, après nous le déluge. » D'autre part, nos législateurs, sans daigner jeter un regard sur nos affaires extérieures, ne songeaient qu'à décider si, oui ou non, les Anglais auraient le droit d'entrer au café après onze heures ou s'ils devraient se mettre au lit morts de faim et de soif.

1. Traité de Paris : plus exactement, le congrès de Paris (1856), qui mit fin à la guerre de Crimée sanctionnant la défaite de la Russie. (*Les notes sans autre mention sont de l'éditeur.*)

L'automne suivant, la guerre carliste<sup>1</sup> éclata ; je partis pour l'Espagne, où je me désintéressai bientôt de l'Asie centrale et de tout ce qui la concerne.

Cependant, lorsque mon ami, répondant à ma remarque, m'objecta : « Vous n'irez jamais là, on vous arrêtera », je me demandai immédiatement quelle influence avait poussé la Russie à prendre des mesures qui eussent paru très naturelles de la part du gouvernement chinois, mais qui, venant d'une nation même à moitié civilisée, semblaient plus que singulières. Cet acte arbitraire était en effet d'autant plus inexplicable que tous les successeurs de Pierre le Grand (le régénérateur de la Russie) s'étaient fait un devoir d'ouvrir libéralement les portes de leur empire aux Européens d'Occident. L'élément germanique, introduit dans les hautes régions du gouvernement russe, a puissamment contribué au développement du pays. Eh bien ! de tous les tsars qui ont occupé le trône impérial depuis deux cents ans, l'empereur actuel est probablement encore celui d'entre tous qui comprend le mieux que le plus sûr moyen de faciliter l'épanouissement de la civilisation dans son empire est d'y attirer le plus grand nombre possible d'étrangers.

On n'était donc préparé par aucun précédent à la mesure autoritaire à laquelle je fais allusion. Il y avait évidemment en coulisse quelque chose qu'il importait de voiler aux yeux de l'Europe.

Quel était ce mystère ?

Était-ce pour éviter qu'il ne revînt quelque chose aux oreilles du tsar, par l'intermédiaire de la presse étrangère, des cruautés exercées par les généraux de l'Asie centrale sur

1. Guerre qui opposa à l'origine (1833) en Espagne les partisans de l'héritier mâle don Carlos évincé par Ferdinand VII de la succession au profit de sa fille Isabelle. De nombreux épisodes l'émaillent, comme le soulèvement manqué de l'Aragon, et les affrontements se multiplièrent par la suite jusqu'en plein xx<sup>e</sup> siècle.

les habitants des provinces conquises? Était-ce pour dissimuler non pas les cruautés, mais la corruption de ses agents? Était-ce enfin pour cacher à l'Europe que les autorités du Turkestan (l'énorme territoire annexé depuis peu à la Russie), au lieu d'élever la moralité des habitants de l'Asie centrale à leur niveau, abaissaient le leur à celui des populations dépravées et vicieuses de l'Orient?

Les récits et les renseignements fournis par les quelques voyageurs qui ont réussi à se frayer un chemin dans ces régions presque inconnues ne confirmaient aucune de ces hypothèses. Je n'en persistais pas moins à croire que cette dissimulation cachait quelque chose de plus qu'un simple désir d'imposer à l'Europe un acte autoritaire, allégué sans doute par la presse russe pour conserver le droit d'annexion que son gouvernement s'arrogeait si libéralement.

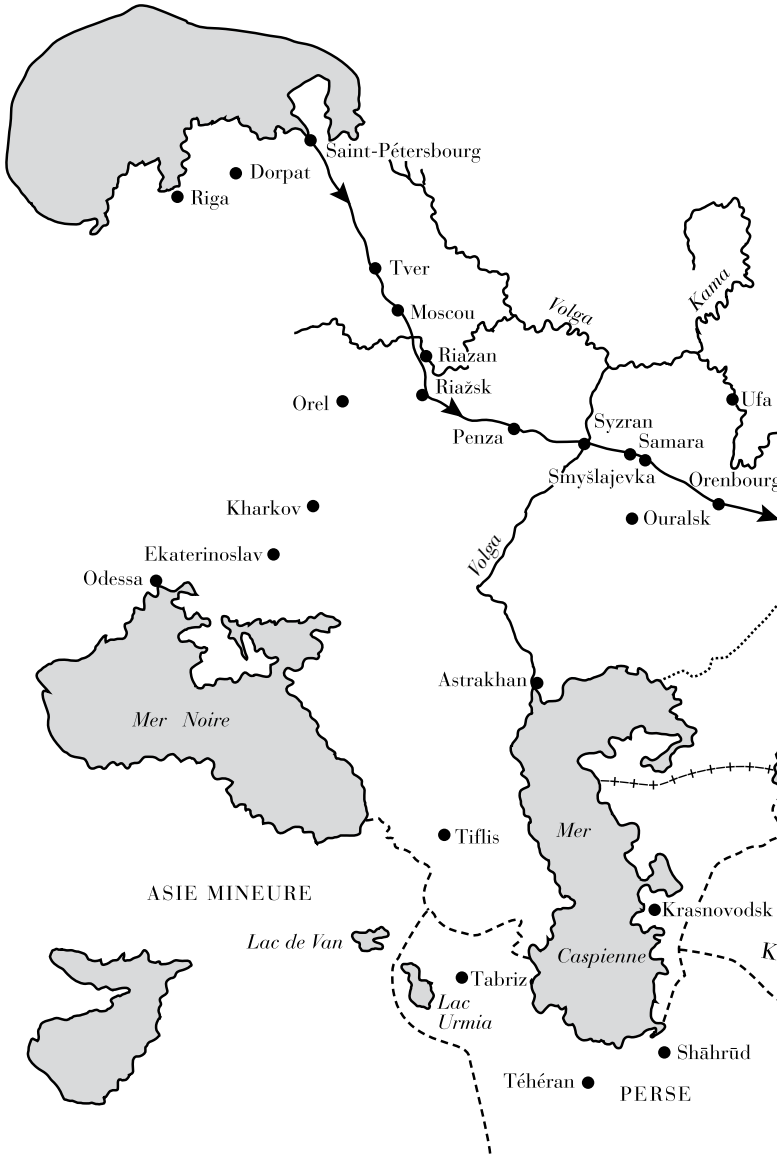
Oui, j'étais persuadé qu'il y avait quelque chose de plus encore, et que ce *quelque chose* importait sérieusement aux intérêts de l'Angleterre. Les dernières volontés, ou plutôt les dernières aspirations de Pierre le Grand, sont toujours la règle de conduite de ses successeurs. Il suffit pour s'en convaincre de jeter les yeux sur une carte de la Russie, et de voir ce qu'elle était alors et ce qu'elle est aujourd'hui. Sur la carte du Turkestan, dressée par l'état-major russe en 1875, le géographe s'est bien gardé d'indiquer la frontière, depuis la latitude 39° 2' N et la longitude 69° 38' E jusqu'à la latitude 44° 40' N et la longitude 79° 49' 3/4 E, afin de montrer que, dans les esprits, cette ligne n'est pas encore définie. Quand donc les limites de l'Empire russe seront-elles atteintes? Où seront-elles fixées? Sera-ce par l'Himalaya ou par l'océan Indien?

C'est une question qui ne s'adresse ni à nos petits-enfants ni à nos enfants... mais à nous-mêmes.

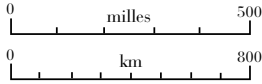


MES RENSEIGNEMENTS SUR KHIVA  
 LE FROID EN RUSSIE — LE VENT D'EST  
 LES AUTORITÉS RUSSES — LE COMTE SCHOUVALOFF  
 LE GÉNÉRAL MILIOUTINE — LE CHRISTIANISME ET LA  
 CIVILISATION — LES CHEMINS DE FER ANGLO-RUSSES  
 DANS L'ASIE CENTRALE — PRÉPARATIFS DE VOYAGE  
 LE SAC DE CAMPMENT — LES PILULES  
 DE COCKLE — MES ARMES — MES  
 INSTRUMENTS — MA BATTERIE  
 DE CUISINE

Mon parti une fois pris d'aller dans l'Asie centrale, restait à savoir comment m'y rendre. De retour en Angleterre, je lus tous les ouvrages publiés sur les pays que je me proposais de visiter. Je dévorai successivement : les voyages de Vámbéry, *D'Herāt à Khiva*, par le capitaine Abbott, *Une campagne sur l'Oxus*, par MacGahan. Les difficultés que le vaillant correspondant du *New York Herald* avait eu à vaincre pour atteindre le but de son voyage ne me laissaient aucune illusion sur celles qui m'attendaient moi-même. L'époque de l'année où il m'était possible de partir compliquait encore l'exécution de ce projet, car il m'était interdit de quitter mon régiment avant le mois de décembre, et par conséquent d'espérer un congé plus tôt. Or, je savais déjà par ma propre expérience ce que signifie pour de bon le froid en Russie. Ce que je lus sur les rigueurs de celui auquel fut exposé le capitaine Abbott au mois de mars, dans des latitudes d'un climat comparativement beaucoup plus doux que celui où je voulais aller, m'éclaira sur les précautions à prendre si je ne voulais pas mourir de froid en traversant en plein hiver les steppes glacées qui s'étendent à perte de vue devant le voyageur. Le froid du désert des Kirghiz est, je crois, une chose dont on



- Itinéraire de l'auteur
- - - Frontières d'États
- ..... Frontière russe en 1836
- + + + + + Frontière russe en 1863
- + + + + + + + + + + + Frontière russe en 1876



● Tobolsk

● Ekaterinbourg

● Omsk

EMPIRE DE RUSSIE

● Semipalatinsk

● Orsk  
● Karabutak  
● Irgiz

Mer d'Aral

Lac Balkhach

● Kazalinsk (Fort n° 1)  
● Petro-Alexandrovsk  
● Khiva  
● Boukhara  
● Merv  
● Balkh  
● Tachkent  
● Kokand  
● Samarcande  
● Kachgar  
● Yarkand  
● Aksou

HANATS  
INDÉPENDANTS DU TURKISTAN  
AFGHANISTAN  
CHINE  
INDES ANGLAISES

Syr-Darya (Jaxartes)  
Amou-Darya (Oxus)



n'a notion dans aucune autre partie du monde, même dans les régions arctiques.

Pour gagner Khiva, je m'exposais à franchir d'immenses plaines couvertes de neige, auxquelles des plages de sel et quelques bouleaux malingres et rachitiques impriment le caractère d'une affreuse stérilité.

On n'a aucune idée en Europe de la vigueur prodigieuse avec laquelle le vent se déchaîne sur ces steppes inexplorées. Lorsqu'on murmure en Angleterre contre le vent d'est, on ne soupçonne pas ce que c'est que de le recevoir de première main dans son pays d'origine. Car, alors, point d'océan attiédi, point d'arbres, point de montagnes pour tempérer la furie de sa première attaque. Là, il règne en maître absolu; s'appropriant la salure des lacs dont j'ai parlé plus haut, il entame littéralement le visage du voyageur, comme la lame d'un rasoir fraîchement aiguisé.

À cela s'ajoutait qu'il ne fallait attendre aucune assistance des autorités russes. Elles pouvaient non seulement me susciter indirectement des ennuis, mais encore m'arrêter par la force s'il n'y avait pas pour elles d'autre moyen de me faire échouer. J'avais tout lieu de considérer comme parfaitement authentique l'injonction rigoureuse publiée par la feuille anglaise qui m'avait si fortement intrigué. Verrais-je donc, après avoir traversé le fleuve Oural et être entré en Asie, mon long voyage en traîneau ne me mener qu'à devoir retourner en Angleterre par la Russie d'Europe?

J'arrivai en Angleterre dans ces dispositions d'esprit, mais quelques Russes auxquels je fis part de mes projets m'affirmèrent que je me faisais des idées fausses et qu'on m'avait mal informé sur la manière de faire de leur gouvernement. Selon eux, loin de voir d'un mauvais œil des officiers anglais entreprendre le voyage de l'Asie centrale, les autorités russes s'empressaient, au contraire, de leur témoigner toute la bonne volonté souhaitable. Quant à l'ordre péremptoire auquel je

faisais allusion, il ne s'appliquait, d'après mes interlocuteurs, qu'aux marchands et aux trafiquants qui voulaient aller faire de la contrebande dans les provinces annexées.

À quelques mois de là, j'eus l'occasion de faire la connaissance du comte Schouvaloff, ambassadeur de Russie à Londres, autrefois directeur de la police secrète à Saint-Pétersbourg. Il fut fort aimable avec moi, et me combla de bonnes promesses de protection ; toutefois, lorsque je lui demandai si je pouvais ou non pénétrer dans l'Asie centrale, il me dit : « Mon cher monsieur, je ne puis vous faire aucune réponse à cet égard, mais les autorités russes vous éclaireront sur ce point. » Je vis, d'après ce langage profondément diplomatique, que tout renseignement officiel était hors de question. Je suivis alors d'autres pistes, et m'en trouvai bien.

J'appris en effet que le général Milioutine, ministre de la Guerre à Saint-Pétersbourg, excluait en principe l'idée de laisser pénétrer des Anglais dans l'Asie centrale. Il prétendait qu'un Russe, un certain M. Pachino, avait eu à se plaindre des autorités anglaises de l'Inde et qu'en face de leurs résistances imprévues force lui avait été de renoncer à entrer en Afghanistan. Pourquoi alors, disait-il, agirions-nous avec les Anglais en raison inverse de leur conduite à notre égard ?

Dans mes discussions avec les Russes, une chose me frappait surtout : leur obstination à vouloir me prouver combien le voisinage d'une nation civilisée comme la Russie nous serait avantageux ; ils soutenaient cette thèse au nom de la philanthropie, du christianisme et de la civilisation. Ils me disaient que deux grandes puissances telles que les nôtres devaient marcher la main dans la main ; qu'il fallait couvrir l'Asie entière d'un réseau de chemins de fer, et en confier la construction à des compagnies anglo-russes ; que l'Angleterre et la Russie avaient des sympathies communes ; que toutes deux haïssaient l'Allemagne et aimaient la France ;

qu'à elles deux, l'Angleterre et la Russie pourraient conquérir le monde, etc.

Malgré tous ces beaux discours, je n'en restai pas moins parfaitement persuadé que les sympathies réelles de l'Angleterre vont plutôt à l'Allemagne qu'à la Russie, que la religion grecque orthodoxe, telle qu'elle se pratique en Russie parmi les classes inférieures, ne peut être aux yeux des protestants de la Prusse et de la Grande-Bretagne qu'un pur paganisme, que le rôle naturel de l'Angleterre et de la Prusse est une action commune contre les agressions de la Russie ou de toute autre puissance hostile à leurs intérêts, que les mots *civilisation russe* sonnent très différemment aux oreilles des Anglais selon qu'ils sont sérieusement informés de ce qui se passe en Russie ou ne forment leur jugement que sur ce que racontent les Russes à l'étranger; qu'enfin même le chemin de fer du Honduras constituerait un meilleur placement qu'une voie ferrée construite dans l'Asie centrale avec des capitaux anglais, et administrée par des fonctionnaires russes.

Le temps s'écoulait... Novembre approchait de son terme... Mon congé commençait au 1<sup>er</sup> décembre, et mon départ était fixé au même jour.

Je m'occupai activement de mes préparatifs; je commandai, d'après les conseils du capitaine Allen Young, d'arctique mémoire, un sac imperméable (à l'eau et à l'air, bien entendu) en toile à voile, de sept pieds de long sur dix de large. Il fut convenu qu'on y ménagerait de côté une large ouverture, grâce à laquelle je pourrais y entrer et m'y abriter la nuit du vent et du froid. Je le pliai à plus d'un usage, je le trouvai commode sous tous les rapports, sauf pour le but auquel il avait d'abord été destiné: l'ouvrier chargé de ce travail n'avait pas tenu compte des proportions nouvelles, formidables, que prend un homme revêtu d'épaisses fourrures. J'éprouvai donc des difficultés presque insurmontables lorsque j'essayai de pénétrer dans cette chambre à coucher; je ne pus y réussir

qu'une seule fois, et encore, en réalité, était-ce parce que je portais ce jour-là des vêtements moins encombrants qu'à l'ordinaire.

Voici les objets dont se composait ma garde-robe de voyage : quatre paires de bas feutrés, comme ceux que portent les pêcheurs écossais ; des gilets et des caleçons de flanelle, un costume complet en drap, le tout d'une épaisseur exceptionnelle. Mon tailleur, Mr Kino, de Regent Street, s'était surpassé, je dois le reconnaître, dans la confection de ce vêtement ; mais ce que je dois dire aussi, et ce que je me suis souvent répété *in petto*, c'est que l'on ne saurait imposer un supplice plus cruel à un ennemi que de le condamner à dormir au cœur de l'hiver, et en pleine steppe, simplement vêtu d'un costume de drap, si chaud ou si épais qu'il soit. Un revêtement de fourrures quelconque est rigoureusement indispensable ; l'imprudent qui ne se conformerait pas sous ce rapport aux exigences du climat risquerait fort, en fermant les yeux, de ne jamais plus les rouvrir !

J'emportai, en outre, deux paires de bottes doublées de fourrure ; comme provision thérapeutique, je pris de la quinine et des pilules de Cockle ; j'avais souvent partagé ces dernières avec les indigènes de l'Afrique centrale, qui bénéficièrent comme moi de leur efficacité. Je n'oublierai jamais les effets merveilleux que j'obtins avec ce médicament sur un pauvre scheik arabe que la médecine ordinaire restait impuissante à soulager. Un de mes amis, qui a visité ce pays quelques années après moi, m'a raconté que ma renommée médicale vivait toujours dans le souvenir de ces pauvres gens, et défrayait souvent les conversations des bazars.

En m'éclairant de l'expérience acquise par les voyageurs qui ont pénétré dans l'Asie centrale, j'acquis la certitude que ce pays n'offre au chasseur que du menu gibier, et je renonçai à me servir de mes fusils de chasse ; les cartouches auraient d'ailleurs beaucoup ajouté au poids de mon bagage,

considération qu'on ne doit jamais perdre de vue. J'emportai seulement un de mes vieux favoris, du calibre 12, et quelques cartouches chargées à balle, pour me défendre, au besoin, contre les ours et les loups ; ce fusil et mon revolver réglementaire, avec une vingtaine de cartouches, constituaient mon arsenal défensif à l'endroit des Turcomans. Ma batterie de cuisine se composait en tout et pour tout de deux excellents petits caléfacteurs ou lampes à esprit-de-vin d'une simplicité, d'une commodité à toute épreuve ; c'est dire qu'elles n'ont rien de commun avec les instruments du même genre qui, sous prétexte de perfectionnement, semblent spécialement inventés pour le tourment de ceux qui s'en servent et le bénéfice de ceux qui les réparent. Une trousse, appelée le couvert du voyageur, un baromètre et un thermomètre complétaient tous mes instruments de ménage, ou de voyage, si vous préférez. Enfin, tout étant prêt, et n'ayant plus qu'à partir, j'avais un bagage qui, tout modeste qu'il était, dépassait encore de beaucoup les proportions que je m'étais fixées, car il pesait bel et bien, tel quel, quatre-vingt-cinq livres.

Je reçus la veille de mon départ de Londres un billet très cordial du comte Schouvaloff. Il me disait que, puisque j'étais déjà muni de lettres pour le général Milioutine, ministre de la Guerre russe, et pour le général Kauffmann, gouverneur général du Turkestan, il se bornait à m'en donner une pour son frère, à Saint-Pétersbourg, et à m'envoyer tous ses souhaits d'heureux voyage. Il ajoutait pour finir qu'il avait aussi écrit au ministre des Affaires étrangères, en Russie, pour me recommander à sa haute et puissante protection.

Il me sembla alors que toutes les difficultés, que tous les obstacles s'aplanissaient comme par enchantement devant moi. Mr MacGahan, que j'eus la bonne fortune de rencontrer chez des amis communs, me rappela du pays des rêves à celui de la réalité.



– Oui, me dit-il, oui, vous irez comme une flèche jusqu’au Fort n° 1<sup>1</sup>, mais, pour pénétrer plus loin, il vous faudra beaucoup d’audace et d’énergie, sans parler de la force de volonté. Enfin, le sort en est jeté. Déployez la voile, et courage, quoique les vents soient contre vous.

1. Dit encore Kasala dans le texte, aujourd’hui Kazalinsk, dans le Kazakhstan.

## II

MA CEINTURE POUR L'OR  
UN DOMESTIQUE PEUT ÊTRE UN EMBARRAS  
EN VOYAGE – COLOGNE – UN AGENT DIPLOMATIQUE RUSSE  
LE JOURNAL *LE NORD* – MR DISRAELI ET LES ACTIONS DE L'ISTHME  
DE SUEZ – LE BARON REUTER – STRAUSBERG – EXAMEN DES PASSE-  
PORTS ET DES BAGAGES – VOYAGE EN CHEMIN DE FER EN RUSSIE  
LES BUFFETS – INDIFFÉRENCE DES RUSSES SUR LA VALEUR DU  
TEMPS – CORRUPTION DES EMPLOYÉS – SAINT-PÉTERSBOURG  
LES COCHERS DE TRAÎNEAUX – PAS DE PIÈCES RUSSES SUR  
AUCUN THÉÂTRE – L'ANTIPATHIE DES RUSSES POUR LEUR  
LANGUE – LEUR MÉPRIS POUR TOUT CE QUI EST PUREMENT  
RUSSE – LE RANG MILITAIRE – UN CABARET DE VILLAGE  
LE *ÏONKA* – TABLE D'HÔTE – SOUPES AU POISSON  
L'INDE ET L'ÉDUCATION – LES AGITATEURS  
L'AVERSION DU GÉNÉRAL KAUFFMANN POUR  
LA PUBLICITÉ – MR SCHUYLER – M. DE BISMARCK  
ET LA LANGUE RUSSE – CHACUN A SON PRIX  
LA CLEF D'OR OUVRE TOUT – LETTRE AU  
GÉNÉRAL MILIOUTINE – LE FRÈRE  
DU COMTE SCHOUVALOFF N'EST  
PAS À SAINT-PÉTERSBOURG

Le 30 novembre au matin, le ciel avait une teinte tranquille et neutre, de celles qui font baisser le thermomètre moral au-dessous de zéro. Lorsque j'eus pris définitivement congé de mon régiment, j'allai acheter une ceinture pour mettre mon or (laquelle ceinture était un compagnon de lit bien désagréable), et de là à Victoria Station pour prendre le train-poste.

Comme je savais que les domestiques sont souvent plutôt une gêne qu'une aide à l'étranger lorsqu'ils ne connaissent pas le pays, je renonçai à toute complication de ce genre, regrettant toutefois de me séparer de mon vieux serviteur. Il m'avait accompagné dans plusieurs parties du monde.

Quoiqu'il possédât à un rare degré l'éloquence des signes, je n'en étais pas moins persuadé qu'il ne saurait se faire comprendre ni des moujiks ni des cochers russes. En outre, ce brave homme était marié, et je craignais que sa femme et sa fille ne me restassent sur les bras en cas d'accident.

Enfin, le convoi file, la vapeur nous emporte au galop de Londres à Douvres. Après une traversée favorable, nous voilà arrivés à Ostende ; vingt-quatre heures après, nous sommes à Cologne, que nous connaissons déjà, mais que nous aimons à revoir. Nous remontons en wagon, et nous arrivons à Berlin le lendemain matin ; nous nous dirigeons, en toute hâte, vers le train de Saint-Pétersbourg, et nous entrons précipitamment dans un compartiment presque au grand complet, où nous parvenons, non sans peine, à nous caser.

Deux Russes étaient placés en face de moi. Leur conversation m'apprit que l'un d'eux appartenait à la diplomatie ; il se disait rappelé d'Italie par une dépêche télégraphique du prince Gortchakov<sup>1</sup>, alors à Berlin. Les vêtements d'hiver en Italie sont d'une chaleur relative. Aussi le voyageur en question, avec son organisation délicate, semblait-il peu goûter les charmes d'un voyage dans le Nord ; bientôt il sut que cette première station n'était que le commencement de ses épreuves car, arrivé là, le prince lui dit :

– Je vais à Saint-Pétersbourg, où je vous donnerai des instructions ; je pars par le premier train.

Le froid était intense ; le malheureux secrétaire, avec son mince vêtement, semblait faire des retours mélancoliques sur l'imprévu et la fatalité de la destinée. Ce Russe détestait franchement les Anglais. Ses yeux pétillaient littéralement de malice et de satisfaction, en signalant à son compatriote un article très violent publié dans *Le Nord* (l'organe, croyait-il,

1. 1798-1883. Ce diplomate rendit aux Russes le droit à la navigation sur la mer Noire dont les avait privés le congrès de Paris.

du ministère russe) contre la transaction opérée par Mr Disraeli à propos de l'isthme de Suez.

– L'Angleterre est une grande nation, mais les Anglais sont fous, répliqua un autre interlocuteur.

– Ils ont cependant une forte dose de bon sens quand leurs intérêts sont en jeu, reprit un autre voyageur ; car, en achetant des actions de l'isthme de Suez, ils avaient aussi bien en vue la question politique que financière. Il s'en est peu fallu, il y a deux ans, qu'ils n'imposassent au schah un traité avec le baron Reuter, qui leur eût donné la toute-puissance en Perse ; mais, grâce à Dieu, nous y avons mis notre veto, et je ne crois pas les Anglais disposés maintenant à renouveler cette tentative. Quant à Strausberg, Reuter en fait des gorges chaudes.

La journée s'écoule, et à cette triste journée succède une nuit froide et sombre. Le train roule toujours vers le nord ; le secrétaire, légèrement vêtu, a l'air de se figer dans son coin, tandis que ses voisins, croisant bien les pans de leurs pelisses, le collet relevé par-dessus les oreilles, un bonnet fourré bien rabattu sur les sourcils, cherchent à s'installer confortablement pour dormir.

Les wagons allemands des lignes du Nord sont ordinairement chauffés, presque à l'excès ; mais l'employé chargé d'entretenir le feu du poêle placé dans l'intérieur de notre wagon ayant négligé ce soin, nous nous sentîmes toute la nuit mordus par un air vif, pénétrant, glacé. Nous voilà enfin arrivés aux confins limitrophes de l'Allemagne et de la Russie ; après quelques minutes d'attente, on nous fait entrer, les autres voyageurs et moi, dans une grande salle basse, où l'on procède à l'inspection des bagages et à l'examen des passeports. Le froid est terrible, nous restons là trois quarts d'heure à grelotter, pendant que les employés de la douane et de la police, les lunettes sur le nez, lisent, relisent et commentent nos papiers. Le secrétaire russe lui-même

ne pouvait s'empêcher de maudire cette mesure vexatoire pour les voyageurs.

– N'est-ce pas un fait avéré, me dit-il, que le passeport du plus mauvais drôle ne donne jamais prise à contestation? Quand je vais en France, et qu'on me demande mon passeport, je tourne la difficulté en répondant invariablement : « Je suis anglais... moi pas de passeport », et les employés, éclairés sur ma nationalité, me laissent aller en paix.

La visite de mon bagage ne donna lieu à aucun incident, excepté mon sac de campement, imprégné d'une forte odeur de caoutchouc qui frappa singulièrement le nerf olfactif du douanier.

– Qu'est-ce que ce sac? me demanda-t-il. À quel usage est-il destiné?

– À dormir, dis-je.

Il plongea de nouveau le nez dans l'intérieur dudit sac et appela à l'aide de son flair un autre employé.

– Vous dormez réellement dans cette drôle de guérite? s'étonna-t-il.

– Oui, fis-je.

– Quels excentriques que ces Anglais! s'écria le premier douanier; en voilà un fou!

Ces paroles, prononcées à mon intention, n'en furent pas moins entendues par d'autres personnes, qui, croyant peut-être ma folie dangereuse, s'empressèrent de m'éviter. L'heure du départ a de nouveau sonné, nous remontons en chemin de fer; les wagons commodes, spacieux, bien chauffés, bien éclairés, offrent au voyageur tout ce qui peut contribuer à son bien-être. Les chemins de fer russes sont construits d'après le modèle américain : on peut circuler librement d'une extrémité à l'autre du train; deux employés sont chargés de pourvoir à tous vos désirs. Je trouve l'organisation générale des trains russes bien supérieure à celle de nos voies ferrées; sous le rapport de la restauration surtout ils sont sans rivaux; on vous

sert instantanément tout ce que vous demandez ; les mets sont chauds et choisis ; la carte à payer, très modérée dans ses tarifs, ne laisse jamais de souvenir désagréable au voyageur. Le seul point défectueux est la lenteur de la marche, car c'est surtout lorsqu'il s'agit de franchir l'immense territoire russe qu'on aimerait à voler comme le vent. Mais l'extrême froid finit par produire sur l'esprit le même effet que l'extrême chaleur ; le Russe, comme l'Espagnol, n'a pas conscience de la valeur du temps. En résumé, il me semble que la construction des voies est très imparfaite et que c'est là sans doute le véritable obstacle qui s'oppose à une vitesse plus grande. Les inspecteurs du gouvernement sont faciles à corrompre, l'or est plus précieux à leurs yeux que ne l'est la vie de leurs compatriotes de sorte que, si la locomotive était lancée non pas ventre à terre, mais ne fût-ce qu'à allure modérée, les rails et les traverses ne résisteraient peut-être pas. C'est du moins ce que j'appris d'un de mes compagnons de voyage, auquel j'avouais combien le train engourdi de notre cheval de vapeur me semblait insolite !

Enfin, nous voilà à Saint-Pétersbourg, après trois jours et demi de voyage. Je n'eus pas à attendre trop longtemps mes bagages, car sur ce point l'organisation des chemins de fer russes est vraiment parfaite. J'eus donc bientôt la satisfaction de me trouver devant le perron de l'hôtel *Demout*.

Or, comme la journée était encore peu avancée, je me décidai, puisque l'heure me le permettait, à prendre un traîneau et à aller faire une visite au général Milioutine, ministre de la Guerre. Le voyageur qui arrive à Saint-Pétersbourg pour la première fois est tout ébahi, en quittant l'hôtel, de la quantité prodigieuse de traîneaux de place qui errent et stationnent çà et là dans les rues. « Où ça, où ça ? » s'écrient tous les cochers, en entendant un étranger écorcher le nom d'une rue, et estropier celui du propriétaire de la maison où il s'agit de se rendre, car en Russie les habitations sont

connues par le nom de leur propriétaire et ne portent pas de numéro comme partout ailleurs. Reste ensuite à débattre le prix de la course. «Je vous conduirai où vous voudrez pour un rouble, dit l'un. Voyez quel bon traîneau! Quel vigoureux steppeur!» Un autre cocher vous propose de faire la même course pour soixante kopecks; à en juger par le jeu de sa physionomie, son acte de condescendance est un fait sans précédent dans les annales de la corporation russe! Ses camarades épient les faits et gestes de l'étranger, comptant bien en tirer profit; s'il fait seulement quelques pas pour s'éloigner, c'en est assez pour amener tous les cochers à résipiscence, ce n'est plus soixante kopecks qu'on lui demande, on se contentera de vingt, prix habituel de la course en traîneau. Il n'y a pas de tarif à Saint-Petersbourg; aussi l'on y est encore plus exploité par les cochers qu'on ne l'est à Londres par ceux des *cabs*, des *hansoms* et des *flies*!

Le cocher arrêta son cheval devant la maison indiquée; un domestique de belle prestance, ou plutôt un huissier, me dit que le général était sorti; je laissai ma carte et ma lettre, puis je retournai à l'hôtel. Ce soir-là, les théâtres de Saint-Petersbourg ne donnaient aucune représentation en langue russe, l'allemand, l'italien, le français suffirent à alimenter en spectateurs plusieurs théâtres, sans parler de l'Opéra, qui est aussi très suivi. Le grand théâtre de Saint-Petersbourg, l'*Alexander*, est magnifique et la salle de l'Opéra peut rivaliser avec les plus belles du monde; mais, comme certaines soirées sont affectées à des représentations en allemand, il peut arriver à un jour donné qu'il ne soit joué aucune pièce russe sur aucun théâtre de la capitale. C'est du reste la conséquence toute naturelle de l'antipathie des Russes de la haute société pour la langue nationale. Je les ai déjà entendus dire à ce propos: «C'est bon pour les moujiks, mais le français est la langue des gens bien élevés.» L'accent dur et croassant avec lequel ces mots furent prononcés un jour en français

devant moi par des Russes de province me fit à l'oreille le même effet qu'une pomme verte sur les dents. On professe du reste dans tout l'empire un profond dédain pour tout ce qui est d'origine purement slave, on n'apprécie que ce qui vient de l'étranger. Ce travers des classes riches a une influence déplorable sur l'industrie nationale.

Un Anglais et sa femme qui ne correspondraient jamais dans leur langue maternelle paraîtraient gens très bizarres à leurs concitoyens. Une jeune miss qui ne saurait écrire correctement que le français serait de même une rare exception. Eh bien, ce qui est l'exception sur les bords de la Tamise devient la règle générale sur ceux de la Neva. Le sentiment du goût national, toujours si ardent et parfois si exclusif, est chose inconnue à Saint-Pétersbourg. Pour connaître à fond le caractère russe, ce n'est pas là, à coup sûr, qu'il faut l'étudier, car tout y est badigeonné d'une couche de vernis étranger si épaisse qu'il est impossible de savoir ce qu'il y a dessous. Un maître d'escrime français est tenu à Saint-Pétersbourg en plus grande considération qu'un philosophe indigène. C'est surtout à la Russie que s'applique l'axiome si connu : « Nul n'est prophète en son pays. »

L'empereur actuel a fait, dit-on, des efforts pour combattre cette tendance antipatriotique. C'est un homme éclairé et de larges vues ; il a certainement plus fait pour le bonheur de son peuple qu'aucun des tsars qui l'ont précédé sur le trône impérial. Mais une habitude invétérée n'est pas facile à déraciner, et il faudra de longues années pour convaincre les Russes que leur admiration excessive pour l'étranger nuit autant à l'originalité locale qu'à la richesse nationale.

La prépondérance de l'élément militaire contrarie également les intérêts commerciaux et agricoles. « Dans notre pays, me dit un jour un Russe, il n'est pas grand-chose, celui qui ne mange pas le pain de l'État ; on doit porter l'uniforme, il faut avoir un *tchin* (rang militaire auquel toutes les positions



civiles sont assimilées), il ne s'agit pas d'être un producteur, mais bien un consommateur.» Alors, et seulement à cette condition, on est respecté et admiré. Le résultat, c'est que toutes les énergies de la nation se dépensent à ne pas apporter d'eau au moulin et que, si le système perdure, il produira inévitablement la banqueroute un jour ou l'autre.

La passion des Russes pour la boisson est un véritable vice, et l'ivrognerie n'y inspire pas le même mépris qu'en Angleterre, surtout chez les militaires. Un officier qui peut ingérer impunément assez d'alcool pour voir tous ses camarades rouler sous la table est tenu pour un véritable héros. Le climat, il faut être juste, est pour quelque chose dans l'ardeur du culte que l'on rend à Bacchus : quand le thermomètre est au-dessous de zéro, le corps réclame plus de chaleur à l'extérieur et à l'intérieur que dans les climats plus tempérés.

Les officiers russes composent, pour combattre le froid, une singulière liqueur, nommée *jonka*. Après s'être livré pendant le dîner à des libations dont on n'a pas idée en Angleterre, après avoir dégusté à grands traits les meilleurs crus de Bordeaux et à pleine coupe le vin de Champagne, on se fait apporter un grand bol d'argent dans lequel on verse de l'eau-de-vie, du rhum, des liqueurs variées et des vins blancs et rouges, secs et doux. On ajoute des pommes, des poires et d'autres fruits coupés en petits morceaux ; on remue le tout, et l'on met le breuvage sur le feu. On le verse ensuite vivement dans les verres, et on le fait circuler autour de la table. La force de cette boisson dépend du temps qu'elle reste sur le feu. Ce liquide est une véritable épreuve pour l'estomac et pour le cerveau, mais en Russie, *à la guerre comme à la guerre*<sup>\*1</sup>. Tant que les classes élevées de ce pays cautionneront l'ivrognerie autant qu'elles le font, il ne faut pas espérer voir les

1. Tous les mots ou expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

classes inférieures résister à ce fatal entraînement. J'ai dîné ce soir à *table d'hôte*\*. Ce mode de service est tout nouveau en Russie, où, jusqu'à présent, seul le dîner à *la carte*\* était connu et pratiqué.

Avant de se mettre à souper, les convives s'approchent d'une sorte de buffet composé d'un assortiment d'apéritifs : du caviar frais, merveilleux hors-d'œuvre inconnu en Angleterre, puisqu'il y arrive toujours plus ou moins salé, des sardines et des anchois. Après avoir fumé des cigarettes et bu un petit verre de liqueur, les convives vont s'asseoir à table. Au lieu de pain, on mange avec le potage des petits *pâtés*\* de viande et de riz. En général, les soupes, surtout de poisson, sont excellentes. Pour soutenir la chaleur animale à une température voulue dans cette glaciale contrée, il est nécessaire d'absorber une bonne dose d'azote.

J'avais pour voisin un militaire, un général du génie ; nous eûmes ensemble, tout en dînant, une longue conversation.

— Vous autres Anglais, me dit-il, vous vous imaginez que nous convoitons l'Inde ! Mais ne savez-vous donc pas que d'ici peu les indigènes réclameront leur indépendance ? J'étudie minutieusement tout ce qui se passe dans l'Inde, je vous y suis pas à pas, et je vois que vous faites tout ce qu'il faut pour aider les Indiens à voler de leurs propres ailes. Vous instruisez le peuple, vous lui enseignez l'anglais, bientôt les indigènes pourront lire vos journaux ; déjà les hommes d'un certain rang savent aussi bien ce qui se passe dans votre pays que vous le savez vous-même. Le jour approche où quelqu'un mettra le feu aux poudres. Que ferez-vous alors ? L'Angleterre consomme son propre suicide ; elle n'a d'autre pouvoir sur les Indiens que la puissance de la force, et l'on dirait qu'elle tient à les mettre en état de secouer le joug !

— Croyez-vous donc, répondis-je, que si nous étions voisins, comme vos hommes politiques semblent le souhaiter, il n'y aurait pas dans l'Inde plus d'agitateurs que maintenant ?

Là-dessus, il resta absolument muet, et je suis encore à attendre sa réponse... Certains arguments mis en avant par mon interlocuteur me semblaient très plausibles ; mais je ne pouvais accepter, par exemple, son opinion sur l'imprudence de répandre l'instruction parmi les indigènes ; bien sûr que, plus ils seront éclairés, mieux ils comprendront que leur intérêt est bien davantage d'être gouvernés par l'Angleterre que par la Russie. Quant à savoir s'ils désirent se gouverner eux-mêmes, c'est une question que je ne me charge pas de résoudre. Me trouvant un jour à bord d'un paquebot de la Compagnie péninsulaire et orientale, je rencontrai un chef hindou avec qui je liai conversation ; il était allé en Angleterre, où il avait reçu le meilleur des accueils.

– Les Anglais sont-ils aimés dans l'Inde ? lui dis-je un jour.

– Vous êtes un grand peuple, répondit-il, vous avez le respect de la liberté et la passion de l'indépendance. Eh bien ! n'aimeriez-vous pas être les maîtres chez vous ?

Le lendemain de mon arrivée, je me rendis à l'ambassade d'Angleterre. Tout le personnel était sorti, à l'exception de l'attaché militaire, que je ne pus voir parce qu'il prenait une leçon. Je rencontrai dans la journée quelques amis auxquels je parlai du projet qui m'amenait à Saint-Petersbourg. Personne ne m'engagea à le mettre à exécution.

– Aller à Khiva ! disait l'un, autant entreprendre d'aller sur la lune. Non seulement les Russes n'oseront pas vous arrêter franchement, mais ils s'en prendront à notre Foreign Office et l'amèneront à le faire en leur lieu et place. Les Russes, en vrais Orientaux d'ancienne date, défiants comme eux, s'imagineront que vous êtes envoyé à Khiva pour exciter contre eux la haine des Khiviens. Rien ne saurait les persuader qu'un officier anglais peut entreprendre un tel voyage à ses risques et périls, simplement pour le plaisir.

– Écoutez ce que je vais vous raconter, me dit un autre de mes amis. Dernièrement, un officier qui se disposait à

partir pour le Turkestan eut l'idée d'emmener avec lui un domestique anglais. C'était un homme qui, je crois, avait servi comme simple soldat dans les gardes anglais. Un général russe, ayant eu vent de la chose, le fit venir, et lui adressa cette question :

« — Écrivez-vous dans le *Times* ?

Le domestique, présumant qu'il importait fort à ses intérêts de répondre affirmativement, lui dit :

« — Je n'y ai pas encore écrit, général, mais j'espère m'y mettre bientôt.

« — Eh bien ! n'oubliez pas ceci, reprit le général d'un ton ferme et résolu : s'il me revient aux oreilles que vous ayez adressé une ligne, une seule ligne en Angleterre, sur ce que vous avez vu chez nous, je vous fais pendre sur l'heure.

« L'Anglais, tout interloqué, ne savait plus quelle contenance tenir. Il savait soigner un cheval, et son ambition ne portait sans doute pas plus haut, mais se voir menacé de mort s'il écrivait à sa famille n'était pas gai ! Il consulta les uns et les autres, et, dans le nombre, quelques autorités de Saint-Pétersbourg. Il finit cependant par partir avec l'officier russe ; mais à peine arrivé à Kazan, celui-ci reçut l'ordre de faire reprendre à son domestique le chemin par où il était venu.

Les soldats russes sont peu scrupuleux, paraît-il, dans l'Asie centrale, et le général Kauffmann se met en garde, autant que possible, contre toute révélation indiscrete de leur part. D'après les comptes rendus de témoins oculaires, il semble que la défiance du général Kauffmann ne soit pas tout à fait injustifiée.

Dans l'après-midi, j'allai faire une visite à Mr Schuyler, secrétaire de la légation des États-Unis à Saint-Pétersbourg — il est, je crois, le premier diplomate qui ait reçu des Russes l'autorisation de visiter leurs possessions orientales : observateur très fin, très perspicace, il maîtrise en outre la langue russe comme un vrai Moscovite. Je le trouvai occupé à clas-

ser des notes de voyage ; il me donna une foule de renseignements utiles sur ce que j'avais à faire pour essayer de pénétrer jusqu'à Khiva.

En arrivant à Saint-Pétersbourg, il s'était tout de suite mis à apprendre le russe, pensant, non sans raison, que le diplomate incapable de converser ou de lire un journal dans la langue du pays où il est accrédité s'y trouve comme le poisson hors de l'eau, et touche indûment l'argent qu'il perçoit. M. de Bismarck, lorsqu'il vint à Saint-Pétersbourg comme ambassadeur, étudia également le russe, et l'apprit même à fond. Malgré de tels précédents et des exemples si convainquants, je n'en reste pas moins persuadé que l'idiome russe ne fera pas de sitôt partie du programme de nos examens et qu'il faudra pendant longtemps encore expédier les affaires par l'intermédiaire des interprètes.

Je me présentai un peu plus tard, dans la journée, chez le frère du comte Schouvaloff, afin de lui remettre personnellement la missive dont le comte m'avait aimablement chargé pour lui. Comme il était absent, cette lettre de recommandation resta à l'état de lettre morte.

En arrivant à l'hôtel, je constatai avec ennui qu'il n'était encore rien parvenu à mon adresse ; je ne m'expliquais pas le retard que le général Milioutine mettait à me répondre, je m'en inquiétais d'autant plus que je me rappelai alors, mais trop tard, que je n'avais point glissé de gratification dans la main de l'huissier que j'avais chargé de mon placet. Omission impardonnable, car je me souvenais qu'un Anglais, longtemps en mission à Saint-Pétersbourg, m'avait averti que l'art de semer l'or à propos, en Russie, est une condition essentielle au succès de tout ce qu'on entreprend. Des huissiers jusqu'aux maîtresses des officiers, tous et toutes ont leur tarif. « N'oubliez pas, me répéta plus d'une fois mon ami, qu'en Russie la clef d'or, sous forme de roubles, ouvre toutes les portes comme par enchantement. »

Sans partager complètement l'opinion de mon compatriote sur la cupidité russe en général, et des huissiers russes en particulier, je me décidai à écrire de nouveau au général Milioutine. Il me sembla, une fois ma lettre partie, que ma conscience était allégée d'un poids immense et que la réponse du général allait enfin arriver ! En attendant, toujours déterminé à visiter Khiva, je continuai à me renseigner de tous les côtés sur la route que j'aurais à suivre.

### III

LA VOLGA GELÉE  
NAVIGATION INTERROMPUE  
DANS LA MER CASPIENNE – LA FRONTIÈRE RUSSE  
EN ASIE – LES COMMÉRAGES ABONDENT EN RUSSIE  
LA RUSSIE BÂILLONNÉE – INTÉRÊT DU GÉNÉRAL MILIOUTINE  
POUR MA SÉCURITÉ – IGNORANCE DES EMPLOYÉS DU CHEMIN  
DE FER – MA BOÎTE À CARTOUCHES – LES INSURGÉS DE  
L'HERZÉGOVINE – L'ANGLETERRE PENSE SURTOUT  
À L'ARGENT – L'ALLIANCE DE L'AUTRICHE ET DE  
L'ANGLETERRE – LES PROVINCES BALTIQUES  
LA HAINE DE LA RUSSIE POUR L'AUTRICHE  
ET POUR L'ALLEMAGNE – POLITIQUE  
DE M. DE BISMARCK – LE CONSUL  
D'ANGLETERRE À MOSCOU

Mr Schuyler me conseilla de me rendre à Khiva par Astrakhan, la mer Caspienne, Krasnovodsk et, de là, d'enfourcher un cheval et de franchir les steppes jusqu'à Khiva. C'eût été indubitablement l'itinéraire le plus simple à suivre, mais je lus dans un journal l'après-midi même que l'accumulation des glaces interrompait la navigation sur la mer Caspienne et que de plus la Volga était gelée ! Je cherchai aussi à sonder quelques officiers russes dont j'avais par hasard fait la connaissance, mais ils ne purent me donner aucune information précise ; ils supposaient seulement qu'il existait un bureau de poste à Khiva, et que les Tartares y apportaient les lettres à cheval, sans pouvoir me dire si ces Tartares venaient d'Orenbourg ou de Tachkent. Je pris donc le parti, si le général Milioutine m'envoyait une réponse affirmative, d'aller à Orenbourg, et de me renseigner de nouveau à ce moment-là sur ce qu'il me restait à faire. Si au contraire je recevais une réponse négative, j'étais résolu à me rendre directement en Perse, à y gagner la frontière russe, à la longer, et enfin à atteindre

l'Inde par Merv et Boukhara. Ce tracé offre un grand intérêt, mais que de difficultés pour arriver à reconnaître toujours la ligne de démarcation du territoire russe ! Car, comme je l'ai dit en commençant, la dernière carte russe dressée par l'état-major à la date de 1875 offre sur certains points des lacunes qui prouvent que le géographe lui-même s'est trouvé dans l'impossibilité d'indiquer exactement les frontières que la Russie reconnaît aujourd'hui dans ces régions.

En même temps, les bruits les plus contradictoires circulaient sur le compte du général Kauffmann. Les uns prétendaient qu'il avait bel et bien donné sa démission ; les autres, qu'il avait reçu une épée d'honneur, et que l'un de ses officiers avait obtenu la même récompense. La seule chose qui paraissait vraie, c'était que le général était parti de Tachkent et se rendait à Saint-Pétersbourg. Fallait-il voir dans ce départ la conséquence des troubles du Kokand ? Ou bien venait-il prendre les ordres du général Milioutine avant de gagner encore quelques marches du côté de Kachgar ?

Il n'existe pas de pays où les commérages foisonnent comme en Russie : la presse est bâillonnée par une censure rigoureuse, absolue ; mais la pensée, séquestrée sous cette forme, prend sa revanche d'un autre côté. Tout cancan sort dru de son germe, s'élançant à tire-d'aile dans toutes les directions ; chacun se charge de renchérir sur l'anecdote que lui a racontée son voisin, s'inspirant du système d'amplification dont la fable de La Fontaine « Les Femmes et le Secret » est restée le modèle.

Ma seconde lettre au général Milioutine ne tarda pas à produire le résultat désiré ; quoique j'eusse très distinctement indiqué mon adresse à l'hôtel *Demout*, ce fut à l'ambassade d'Angleterre que le général m'envoya sa réponse. Il m'informait enfin qu'un ordre avait été expédié aux autorités de la Russie d'Asie pour m'accorder aide et protection sur les circonscriptions afférentes à leurs commandements, mais il



ajoutait que son gouvernement se trouvait dans l'impossibilité d'acquiescer à mon désir de voyager au-delà des frontières russes, car les autorités russes ne pourraient plus répondre de ma sécurité. Cette conclusion m'étonna, la chose allant de soi. Comment, en effet, le gouvernement serait-il responsable de la vie d'un voyageur par-delà les frontières russes? Le gouvernement de la reine Victoria l'est-il du sort de celui qui passe par le Natal pour aller dans l'Afrique centrale? Merv et Herāt n'appartiennent pas plus à l'Empire russe que le centre de l'Afrique à la Grande-Bretagne! Alors, pourquoi parler d'un mandat que rien ne vous impose? Il y avait deux conséquences à tirer de cette lettre : soit un excès de vigilance de la part du général à mon endroit, soit la crainte que mon voyage dans l'Asie centrale ne fût contraire aux intérêts politiques et militaires de son gouvernement. Le moyen employé par le général pour me détourner de mon entreprise me surprit, je l'avoue. Les officiers russes sont-ils donc si différents des officiers anglais que la simple perspective d'un léger risque à courir soit une raison suffisante pour les faire renoncer à leurs plans? Il était une question que j'eusse été désireux de poser au général, à condition toutefois qu'il voulût bien s'engager à y répondre non pas officiellement mais avec la franchise militaire :

Eût-il consenti, lui, capitaine, à revenir à Saint-Petersbourg au seul motif qu'un gouvernement étranger lui aurait refusé sa protection au-delà des frontières qu'il reconnaît comme siennes? Non certes, cette considération ne l'eût pas empêché d'aller de l'avant, et j'ai une trop bonne opinion des officiers russes pour croire qu'un tel argument ait jamais eu raison de leurs projets de voyage.

Cependant cette fameuse lettre était là, noir sur blanc, devant moi. Il ne me restait qu'à remercier le général de m'avoir donné l'autorisation de voyager en Asie centrale; j'ajoutai en post-scriptum que je reviendrais probablement par

Tachkent et Téhéran. Mon idée était de me rendre de Khiva à Merv, de Merv à Meched – territoire persan –, et de m’acheminer par la suite vers Shikarpur par Herāt et la passe de Bolan. De là, je regagnerais l’Europe par le Cachemire, par Kachgar et Tachkent, ou par Kaboul, Boukhara et Kasala.

Mes derniers préparatifs vite achevés, je réexpédiai en Angleterre le superflu de ma garde-robe et fis l’acquisition d’une paire de grandes bottes en toile, dites *valenki*, vrais remparts contre le froid. Le lendemain je quittai l’hôtel à huit heures du matin ; en quelques minutes, j’arrivai à la gare du chemin de fer ; et j’y trouvai des employés d’une ignorance inouïe, car je ne pus tirer d’eux aucun renseignement sur la longueur du parcours de la ligne ferrée en direction d’Orenbourg.

– Va-t-elle jusqu’à Samara ?

– Non.

– Jusqu’à quelle destination puis-je faire enregistrer mes bagages ?

Pas de réponse.

Je pris, de guerre lasse, mon billet pour Penza, ville que je savais desservie par ce train, et je m’occupai ensuite de l’enregistrement de mes colis. La boîte qui contenait mes cartouches attira l’attention d’un employé qui se tenait auprès des balances.

– Qu’est-ce que cela ? dit-il en regardant la caisse avec défiance. C’est très lourd.

Observation juste, car les quatre cents cartouches que j’emportais avec moi étaient pesantes, et ces munitions de guerre me causeraient souvent autant d’ennui à moi-même, que de fatigue à mes chameaux.

– Ce sont, répondis-je, de petits tubes remplis de poudre.

– Oh ! des instruments qui contiennent du plomb, dit-il.

– Oui, repris-je, ce sont des instruments très utiles, faites-y attention, je vous prie.

Sur quoi, l'employé me délivra mon bulletin d'enregistrement.

L'installation des chemins de fer entre Saint-Pétersbourg et Moscou est peut-être encore supérieure à celle des lignes qui vont de la capitale à la frontière allemande. On y trouve des compartiments-lits excellents, qui peuvent rivaliser pour le confort avec les paquebots de la compagnie Cunard. Je me blottis dans une place d'encoignure. Mais, à peine assis, je fus aussitôt dérangé par deux dames vêtues de noir qui montèrent dans notre wagon pour solliciter, la bourse à la main, notre générosité en faveur des blessés de l'Herzégovine.

– J'espère que cet argent ne profitera pas moins aux soldats valides qu'aux malades, dit un voyageur. Pauvres diables, c'est surtout d'armes qu'ils manquent!

– Je donnerais tout ce que je possède pour voir les Turcs mis en déroute, dit un autre voyageur, en tirant de sa poche un porte-monnaie bien replet, où il puisa l'or sans compter.

Tout le monde suivit cet exemple de générosité. Ne voulant pas me faire remarquer, je mis à mon tour ma modeste obole dans la bourse qu'on me tendait.

– Merci, frère, me dit mon vis-à-vis, ce secours entretiendra la blessure ouverte; plus tôt les Turcs seront vaincus, mieux cela vaudra. À quoi bon avoir une flotte dans la mer Noire, si l'entrée des Dardanelles nous est interdite? Plus la lutte se prolongera dans l'Herzégovine, plus nous aurons de chances d'entrer à Constantinople.

– Mais de quel œil, dis-je, les Anglais verront-ils ces événements?

– Oh! l'Angleterre ne signifie plus rien aujourd'hui; l'esprit de mercantilisme l'a rendue si indifférente à tout qu'on peut lui donner bien des coups de pied avant qu'elle se décide à ruer. Comment son gouvernement a-t-il laissé sans mot dire le prince Gortchakov dénoncer le traité de la mer Noire?

– Il avait bien choisi son moment, dit un des voyageurs : c'était après Sedan.

– Avant ou après Sedan, qu'importe ! L'Angleterre est comme un taureau trop gras, elle ne sait plus se servir de ses cornes.

– Mais sa flotte ? demandai-je.

– Que peut-elle en faire ? Bloquer la Baltique ? La gelée se charge de cette besogne pendant six mois de l'année. Empêcher l'importation des céréales de nos provinces méridionales en Angleterre ? Mais cela fera tout simplement hausser le prix du pain à Londres, et après ? Il est sûr que l'Angleterre ne s'avisera plus d'envoyer des troupes en Crimée.

– Puisse-t-elle en envoyer au contraire, dit un autre voyageur, maintenant que le chemin de fer de Sébastopol est en exploitation !

Je fis observer à mon interlocuteur que l'Angleterre ne pouvait faire la guerre sans alliés, mais que, si l'Autriche et l'Allemagne se joignaient à elle... Là-dessus, un des Russes qui voyageaient avec nous m'interrompit en s'écriant :

– Ah ! ces porcs d'Allemands, nous nous battons contre eux un jour ou l'autre ! Lorsque le tsarévitch sera sur le trône, nous leur donnerons, s'il plaît à Dieu, une bonne raclée, nous chasserons hors de Russie toute cette grossière engeance qui s'engraisse depuis trop longtemps à nos dépens.

– Supposez au contraire qu'ils soient vainqueurs...

– Eh bien ! que peuvent-ils faire ? S'arrêter en Russie leur est impossible, même s'ils étaient capables de nous attaquer. Nous jouerions le vieux jeu : nous reculerions. La Russie est grande, et il y a bien du terrain derrière nous.

– L'Allemagne peut s'emparer des provinces baltiques ?

– S'en emparer ! Mais j'aime à croire que Gortchakov les donnera plutôt à Bismarck, à la condition que l'Allemagne ne compromette pas les espérances que les Russes ont fondées sur la dépossession de la Turquie.

– Autant pactiser avec le démon qu’avec Bismarck. Il prendra tout, ne donnera rien. Nous n’avons pas pires ennemis que les Prussiens, si ce n’est toutefois les Autrichiens. Mais ceux-là, ils ne sont pas redoutables pour le moment : les Tchèques et les Hongrois leur donnent trop de difficultés. D’ailleurs, nous les battons tôt ou tard.

– Quelle serait en Russie la plus populaire de ces deux guerres ?

– La guerre avec l’Autriche, assurément, parce que nous savons qu’il ne nous serait pas difficile d’aller à Vienne. Mais nous ne sommes pas prêts pour une guerre avec l’Allemagne. Notre armée n’est pas en état de se mesurer avec celle de Moltke. Il nous faut pour cela choisir le moment opportun, et puis l’empereur aime trop son oncle. Mais quand le tsarévitch aura pris les rênes de l’empire, la guerre avec l’Allemagne est chose sûre. En ce moment, du reste, Bismarck ne tient pas à entrer en campagne ; il aimerait bien mieux voir la Russie aux prises avec l’Angleterre, l’Autriche et la Turquie ! Le vieux renard suivrait de loin le conflit, tout en se réjouissant sournoisement par avance de tous les avantages qu’il pourrait en retirer. Si nous étions vainqueurs en Autriche, je suppose, le chancelier réclamerait la Hollande et Vienne comme part du butin et récompense de ses manœuvres, et si nous étions battus, il s’emparerait des provinces baltiques.

– Mais vous êtes peut-être allemand ? me dit un des voyageurs.

– Non pas, répondis-je vivement, je suis anglais, et je vous remercie de cet intéressant entretien.

Nous sommes le lendemain à Moscou. Comme l’arrivée des trains ne coïncide pas avec le départ de ceux pour Penza, je profite de ce temps d’arrêt pour prendre un traîneau et faire une visite au consul anglais, Mr Leslie, dont j’avais fait la connaissance lors de l’un de mes précédents voyages à Moscou. Son poste est purement honorifique, mais il n’existe

peut-être pas en Europe de consulat où l'hospitalité soit pratiquée envers les Anglais avec autant de libéralité.

Moscou, avec ses rues interminables, ses coupoles d'azur doré, son fantastique Kremlin, ses trois cents églises, leurs clochers et leurs clochetons, avec ses édifices polychromes, a été si souvent peint et dépeint que je renonce à le décrire à mon tour. En réalité, je n'eus que le temps de serrer la main à mes amis du consulat, de boire à la hâte une tasse de thé au *Traktir* de Moscou, de saisir au vol une mélodie aimée jouée sur le vieil orgue de ce restaurant fameux, puis enfin de regagner au plus vite la station du chemin de fer. Le traîneau que j'avais à mes ordres marchait comme si le diable l'eût emporté. Le cocher, à moitié ivre, criait à tue-tête : *Bereges! bereges!* (Gare! gare!) toutes les fois qu'il s'accrochait avec un autre traîneau conduit par un cocher encore plus ivre, lequel s'empressait de mettre en œuvre sur l'instant cette sorte de langage spécifique qui n'est nullement l'apanage de la Russie.

#### IV

FRAUDE AU DÉTRIMENT DES COMPAGNIES  
L'ANCIEN ESPRIT DE SERVAGE – DES TENDANCES  
SOCIALISTES ET NIHILISTES – L'EMPEREUR ALEXANDRE  
ET L'INFLUENCE RELIGIEUSE EN RUSSIE – LE CLERGÉ  
PLUS PUISSANT QUE LE TSAR – LES SALLES  
D'ATTENTE – LA SUPERSTITION  
ET LA SALETÉ

Me voilà donc installé en wagon. Je reste seul dans mon compartiment jusqu'au moment où monte avec moi un employé chargé de l'inspection de la ligne de Moscou à Riazan. Son voyage a pour objet de déterminer si certaines stations ne font pas subir aux trains des retards peu justifiés, l'administration ayant été depuis quelque temps saisie de plaintes relatives à l'irrégularité du service. On prétendait que c'était la faute des chefs de gare, que leur défaut d'exactitude dans l'accomplissement de leurs devoirs était la cause principale des retards dont on se plaignait. Là-dessus l'inspecteur était parti, mais le télégraphe marchait encore plus vite que lui et rendait le résultat de sa mission à peu près illusoire.

– Tous les employés s'entendent comme larrons en foire, me disait mon compagnon de voyage. À peine suis-je aperçu sur le quai que déjà tous les chefs de gare de la ligne sont prévenus de mon arrivée!

Certaines fraudes donnèrent aussi lieu autrefois à de nombreuses plaintes, alors que les chefs de train, au mépris des lois les plus élémentaires de la probité, se livraient à des spéculations fantastiques sur le tarif des billets de chemin de fer.

– Quelle classe? demandait le chef de train au voyageur.

– Première.

– Eh bien ! prenez ce billet de troisième classe, donnez-moi quelques roubles, et je vous laisserai monter en première.

Mais cet escamotage, bientôt découvert et puni, n'eut pas longtemps de fâcheuses conséquences sur les recettes. Néanmoins les chemins de fer russes ne sont pas encore un placement très productif pour les actionnaires.

Je compris, à ce que me dit mon compagnon, que j'aurais dû prendre mon billet pour Syzran, point extrême de la ligne dans la direction d'Orenbourg. Mais il était trop tard pour payer la différence. Force me fut donc d'attendre jusqu'à Penza pour reprendre un autre billet et faire de nouveau inscrire mes bagages.

La nuit venue, l'atmosphère fraîchit considérablement, un froid tout à fait arctique nous pénétrait malgré toutes nos fourrures. À Riazan, qui était une correspondance, nous dûmes rester une heure. Un Russe, homme de haute naissance, à coup sûr, s'aperçut que le poêle du wagon était à peine tiède. Là-dessus sa colère éclata en injures d'une violence extrême sur la tête du vieil employé coupable de cette négligence ; le pauvre homme, plus mort que vif, pleurait et criait comme un vieux chien sous les coups de fouet !

On a aboli le servage plus vite que l'esprit du servage et, quoiqu'il y ait longtemps que les serfs sont émancipés, ils ne s'affranchissent pas pour cela des idées de soumission et de respect dans lesquelles ils ont été élevés. Il est bien heureux du reste qu'il en soit ainsi ; car il sera fatal pour la Russie, le jour où les tendances socialistes et nihilistes qu'on constate déjà dans les villes se répandront dans les campagnes. Il n'y a dans le cœur du paysan russe qu'un seul sentiment plus fort que son amour pour l'empereur. Cette affection pour « leur père », comme ils l'appellent, est, du reste, bien fondée. Car l'empereur Alexandre, en abolissant volontairement le servage dans ses États, s'est exposé à un danger immense.



Cette résolution exigeait un très grand courage personnel. Peu d'empereurs, en effet, eussent osé braver le mécontentement des riches pour rendre aux pauvres justice et liberté !

La seule influence, dis-je, capable de contrebalancer dans l'esprit du peuple son affection pour le tsar est l'influence religieuse. Il n'existe peut-être pas de pays dans le monde où celle-ci soit aussi puissante. La religion doublée de superstition acquiert un degré de force devant laquelle l'empereur Nicolas lui-même devait baisser pavillon. L'autorité religieuse domine certainement l'autorité politique. Jusqu'ici, heureusement, les deux pouvoirs marchent main dans la main, car la moindre fissure entre eux compromettrait sérieusement la solidité de l'édifice.

Dans la salle d'attente, les domestiques faisaient circuler à la hâte du thé brûlant réclamé à cor et à cri par les voyageurs. La quantité de thé que peut contenir l'estomac d'un Russe est quelque chose de prodigieux pour tout étranger, voire pour un Anglais ! Les blanchisseuses anglaises, qui jouissent sous ce rapport d'une réputation méritée, ne sauraient à coup sûr soutenir la comparaison. Un grand samovar placé sur le buffet sifflait en lançant sa vapeur fumante ; ce n'est pas au moyen d'une lampe à esprit-de-vin qu'on y maintient l'eau à l'état d'ébullition, mais en plaçant des charbons ardents dans un gros tube. L'économie était, je pense, à l'ordre du jour pour quelques-uns des voyageurs, car je remarquai qu'ils vidaient plusieurs tasses de boisson brûlante en tenant le même morceau de sucre entre les dents.

Je profitai de mon temps d'arrêt à Riažsk pour examiner l'intérieur des autres salles d'attente et y faire, comme on dit, des études de mœurs. Rien n'était plus curieux que ce mélange de différents types de nationalités, grouillant pêle-mêle comme du bétail. Là, un marchand tartare, coiffé d'un petit fez jaune, vêtu d'une longue robe rayée, chaussé d'immenses bottes, dort dans un coin, soutenant dans ses

bras une femme sur le visage de laquelle un voile épais est rabattu. À côté d'eux, un bambin en haillons s'amuse avec le bonnet de fourrure de son père. Plus loin, un homme dont le nez busqué dénonce qu'il est fils d'Israël, ronfle comme un orgue, tout en serrant de temps à autre convulsivement contre son cœur un petit sac de cuir, source évidente pour lui d'anxiété et de préoccupation que le sommeil lui-même ne saurait interrompre !

Au milieu de ce campement, les types des paysans n'excitent pas moins ma curiosité. Debout, couchés, appuyés, ils offrent à mes regards les attitudes les plus diverses ; leur costume collant en cuir non tanné, avec la petite ceinture de cuir plaquée d'argent et étroitement serrée, met singulièrement en relief la perfection de leurs formes et la finesse de leur taille de guêpe. Ils chantent à mi-voix en chœur une sorte de mélopée qui me remet involontairement en mémoire les psaumes de David. Un vieux Boukharien, vêtu d'un cafetan asiatique, type remarquable, frappe surtout mon attention ; il est assis près du poêle dans cette pose orientale que les tailleurs d'Occident se sont appropriée. Sous l'emprise de l'opium, il semble goûter par anticipation les joies et les ivresses du paradis de Mahomet. Un jeune homme qui ressemble beaucoup au vieux Boukharien et que nous prenons pour son fils fait bande à part. Un sentiment facile à comprendre le tient sans doute éloigné du groupe de paysans russes que je viens de décrire : s'ils étaient moins avars d'ablutions, ils seraient à coup sûr plus heureux eux-mêmes, et leurs compagnons de voyage aussi ! La superstition et la malpropreté sont sœurs jumelles en Russie. J'ai souvent remarqué que plus un paysan russe tient aux signes extérieurs du culte, moins il a le goût de l'eau et du savon.

À Penza, j'eus à peine le temps de prendre mon billet pour Syzran, point extrême de la ligne. Je montai dans un wagon-salon dont tous les sièges étaient encombrés de paquets, sacs

de nuit et couvertures de voyage. Les employés du chemin de fer, pour éviter d'ajouter un wagon de plus au train, avaient jeté là tout ce menu bagage pendant que les voyageurs des autres wagons étaient dans la salle d'attente. On comprend la difficulté de reconnaître le tien du mien au milieu de cet amoncellement. On y parvint cependant à la lueur vacillante d'une chandelle, chacun tiraillant à grand-peine du fond de ce dédale son propre bien.

Je vis d'après ce que me dit mon compagnon de route, homme robuste et dans la force de l'âge, que la route la plus directe pour me rendre à Orenbourg était de me diriger sur Samara. Il y allait lui-même et m'offrit de louer avec lui, à frais communs, une troïka, grand traîneau à trois chevaux. J'acceptai sa proposition.

Nous arrivâmes à Syzran, où mon compagnon était à coup sûr très connu, car les employés du chemin de fer, après l'avoir salué respectueusement, s'empressèrent de porter nos bagages dans la salle d'attente. Nous fîmes au buffet une longue station. Ce que nous y prîmes valait tout ce qu'on pouvait trouver ailleurs. Cela nous surprit d'autant plus qu'il y avait soixante heures que nous marchions dans la direction de l'Asie, c'est-à-dire en sens inverse de la civilisation. En réalité, le déjeuner qu'on nous servit n'aurait pas été désavoué par le chef d'un restaurant français.

Nous arrê tâmes alors le plan de notre voyage. Mon compagnon trouva à louer dans le voisinage la troïka qu'il cherchait, laquelle nous conduirait d'une traite à Samara, distante d'environ quatre-vingt-cinq milles de Syzran.